

«... PARCE QU'ILS N'AVAIENT PAS DE PROFONDEUR DE TERRE »

Sur Matthieu XIII, 3-23

(3) Et il s'adressa beaucoup à eux en paraboles. « Voici, disait-il, que le semeur est sorti pour semer. (4) Et comme il semait, des [grains] sont tombés le long du chemin, et les oiseaux, étant venus, les ont dévorés. (5) D'autres sont tombés sur les rocailles, où ils n'avaient pas beaucoup de terre, et aussitôt ils ont levé, parce qu'ils n'avaient pas de profondeur de terre ; (6) le soleil s'étant levé, ils ont été brûlés et, parce qu'ils n'avaient pas de racine, ils se sont desséchés. (7) D'autres sont tombés sur les épines, et les épines ont monté et les ont étouffés. (8) D'autres sont tombés sur la bonne terre, et ils donnaient du fruit, celui-ci cent, celui-là soixante, celui-là trente. (9) Que celui qui a des oreilles entende ! »

Il n'y a pas de *fruit porté* par le *grain* si celui-ci n'est pas d'abord *tombé*, et *tombé en terre*, mais pas en n'importe quelle *terre*, dans la *bonne*. Or, quelle est la *bonne terre*, sinon celle qui ne manque pas de *profondeur* ? Faute de *profondeur*, en effet, les *grains tombés en terre* ont *levé*, certes, et même *aussitôt*. Mais *le soleil s'étant levé*, lui aussi, *ils ont été brûlés* et *parce qu'ils n'avaient pas de racine, ils se sont desséchés*. Il importe donc que le *grain tombé* porte un *fruit* de quelque quantité que ce soit - *celui-ci cent, celui-là soixante, celui-là trente* - mais qui dure, dont l'existence ne soit pas réduite à l'instant. Or, il en est ainsi seulement dans le cas où lui-même, le *grain*, est changé dans sa consistance même, où il se transforme physiquement, où il prend *racine* ou bien, autre version du même événement, mais considéré cette fois à partir de la *terre*, dans le cas où il rencontre une *profondeur de terre*.

En somme, le *fruit du grain tombé en bonne terre* n'est pas autre chose qu'une certaine transformation de l'expérience du temps : au lieu d'être tenu pour le champ dans lequel se produit un lever immédiat, le temps se change, dans l'expérience qu'on en fait, en une attente dans laquelle ce lever prend *racine*.

Le délai que suppose cette attente n'a rien qui doive étonner ou décourager. C'est plutôt le surgissement presque immédiat d'un *fruit* bien éphémère qui doit surprendre. Au reste, la formulation d'un tel surgissement rapide avait elle-même de quoi attirer l'attention. Ne lisions-nous pas cette singulière affirmation : *D'autres sont tombés sur les rocailles, où ils n'avaient pas beaucoup de terre, et aussitôt ils ont levé, parce qu'ils n'avaient pas de profondeur de terre* ? Cette dernière tournure est surprenante. La promptitude à *lever* serait-

elle tenue pour un avantage, une faveur, liée à l'absence de *profondeur de terre* ? On pourrait, en effet, l'estimer et accepter cette bien étrange conclusion, si l'on ne lisait pas l'explication qui vient immédiatement et qui nous en détourne : *le soleil s'étant levé, ils ont été brûlés et, parce qu'ils n'avaient pas de racine, ils se sont desséchés !*

Ainsi donc la *profondeur de terre*, la *racine* et la *bonne terre* se présentent-elles comme trois expressions qui sont inséparables d'une certaine expérience, celle du refus de l'immédiat ou, pour parler positivement, celle d'un temps qui dure et qui, pour cette raison, peut donner du *fruit*.

Or, sans doute convient-il de s'arrêter sur cette affirmation : *et ils donnaient du fruit*. L'emploi du verbe donner, en effet, suggère que le *fruit*, tout dépendant qu'il soit de certaines conditions, arrive cependant gratuitement. En d'autres termes, la durée n'est pas tant une cause qui produirait qu'un milieu d'où lèverait un pur don, comme si le *fruit* était toujours en excédent, comme l'est une grâce, sur le dispositif qui permet sa production.

Dans un tel processus, pourtant, la causalité proprement dite n'est pas exclue. Mais elle semble n'intervenir que négativement, pour rendre compte d'un échec, comme lorsque *les oiseaux, étant venus, ... ont dévorés des [grains] tombés le long du chemin*, ou lorsque, *tombés sur les épines, les épines ont monté et les ont étouffés*. Cette même causalité négative, celle du *soleil*, est présente encore, comme on l'a noté, dans le cas des semailles *sur les rocailles*. C'est même alors qu'est employée la conjonction propre à exprimer la causalité : *parce qu'ils n'avaient pas de profondeur de terre* ou, encore, *parce qu'ils n'avaient pas de racine*. En revanche, pour énoncer l'événement lui-même de la fécondité, la causalité laisse place au constat. Celui-ci induit certes l'explication mais il ne l'impose pas nécessairement, puisque l'on peut lire les deux propositions suivantes comme l'énoncé d'une pure succession sans qu'intervienne entre elles la relation de cause à effet : *d'autres sont tombés sur la bonne terre, et ils donnaient du fruit...* En bref, la causalité, ici du moins, ne s'exerce que pour la destruction et l'inverse de son action n'est pas une autre causalité, une causalité constructive, mais autre chose que la causalité, qu'on pourrait nommer le don.

(10) *Et, s'avançant, les disciples lui dirent : « Pourquoi t'adresses-tu à eux en paraboles ? »*
(11) *Lui, en réponse, leur dit : « Parce qu'à vous il a été donné de connaître les mystères du Royaume des cieux, mais à ceux-là ce n'a pas été donné. (12) Car celui qui a, il lui sera donné et il sera dans l'abondance, mais celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera enlevé.*

(13) A cause de cela je m'adresse à eux en paraboles : parce que regardant ils ne regardent pas, et entendant, ils n'entendent pas ni ne comprennent. (14) Et pour eux s'accomplit la prophétie d'Isaïe, qui dit : « Vous entendrez de vos oreilles et non, vous ne comprendrez pas, et en regardant, vous regarderez et non, vous ne verrez pas ; (15) car le cœur de ce peuple s'est épaissi, et ils sont devenus durs d'oreille, et ils ont fermé leurs yeux, de peur qu'ils ne voient de leurs yeux, et n'entendent de leurs oreilles, et ne comprennent de leur cœur et ne se convertissent, et je les guérirais ! » (16) Pour vous, heureux vos yeux, parce qu'ils regardent et vos oreilles, parce qu'elles entendent. (17) Car en vérité je vous dis que beaucoup de prophètes et de justes ont désiré voir ce que vous regardez, et ils ne l'ont pas vu, et entendre ce que vous entendez, et ils ne l'ont pas entendu ! »

Parmi les interlocuteurs de Jésus il y a deux groupes : l'un est formé des *disciples* et il y a les autres, tous les autres. Or, ce sont les *disciples* qui interrogent Jésus. Ils lui adressent leur question comme si le discours qu'il vient de tenir ne leur était pas adressé à eux-mêmes mais aux autres. En outre, il est remarquable qu'ils n'abordent pas le fond, le contenu de son discours, mais sa forme ou son style, sa manière, son genre littéraire : « *Pourquoi leur parles-tu en paraboles ?* »

Or, dans la réponse qu'il leur adresse, Jésus accepte le statut qu'ils ont donné à leur entretien avec lui : sa façon propre de parler aux autres qu'eux, les *disciples*, provient, leur déclare-t-il, de la position différente qu'ils occupent dans ce qu'on peut convenir de nommer le champ du don : *Lui, en réponse, leur dit : « Parce qu'à vous il a été donné de connaître les mystères du Royaume des cieux, mais à ceux-là ce n'a pas été donné... »* Ainsi, à première vue du moins, les *disciples* apprennent-ils qu'ils sont les heureux bénéficiaires d'un pur don auquel les autres, semble-t-il, n'auraient pas eu accès.

La réalité, à vrai dire, est plus complexe. En effet, tous, les *disciples* et les autres, sont les destinataires d'un don mais ils n'exercent pas cette condition de la même façon. Les premiers, les *disciples*, possèdent, ils détiennent, ils « ont », au sens le plus simple et le plus fort de ce verbe, tandis que les seconds, en rigueur de termes, « n'ont pas » ou, plutôt, ils ont bien, eux aussi, mais comme de façon négative et, surtout, de telle façon que, paradoxalement, même ce que, pourtant, ils n'ont pas leur sera pris. Telle semble bien être, en effet, la loi, étrange à première entente, qui régit le champ du don : *Car celui qui a, il lui sera donné et il sera dans l'abondance, mais celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera enlevé.*

Autrement dit, il n'est pas possible de ne rien avoir : qui que l'on soit, *disciple* ou non, toujours on est possesseur, et possesseur d'un don reçu gratuitement. Mais, du fait de

l'événement, de ce qui arrive, du fait de l'histoire, les uns, les *disciples*, passent à un régime de don jusqu'à l'*abondance*, tandis que les autres n'existent plus par le don, par ce don absolument premier que, comme tout le monde, ils ont pourtant reçu, eux aussi. Plus fondamentalement donc que l'opposition entre avoir et ne pas avoir se manifeste une autre opposition, celle qui distingue entre augmenter et retirer et qui suppose comme premier et, en quelque sorte, radical à la façon d'un principe, le fonctionnement du don.

Faut-il comprendre alors que ces autres que les *disciples* n'existent plus, disparaissent, empêchés qu'ils sont de bénéficier d'une augmentation du don ? Certes non. Pourquoi donc ? Mais, justement, en raison même du discours que Jésus vient de tenir, en raison de sa façon de parler *en paraboles*, de cette modalité de parole sur laquelle les *disciples* ont demandé à Jésus de s'expliquer.

Puisque tous, les *disciples* et les autres, relèvent du régime du don, les uns, les premiers, par l'*abondance* même de ce qu'ils ont, n'échappent évidemment pas pour autant à ce régime, et cette *abondance* en témoigne encore, elle en est le signe. Quant aux seconds, ils ne sont pas, comme on pourrait le penser, supprimés, anéantis : ils ont le secours d'un discours qui leur est adressé, la *parabole*. Celle-ci ne donne pas, certes, ce dont on parle comme on donnerait quelque chose, mais, elle fait apparaître la situation défectueuse, le manque, voire la détresse dans laquelle on se trouve aussi longtemps qu'on s'imagine étranger au régime du don. Car il s'agit bien, en effet, d'une supposition imaginaire !

Par le fait, on est conduit à supposer que l'*abondance*, chez les *disciples*, répond, chez les autres, qui n'ont que les *paraboles*, au manque dont ils souffrent, elle est comme l'excès qui correspond positivement, par le dépassement constant dans lequel elle engage, à l'état de privation, négatif, dans lequel se trouvent les autres, un état qui, au sens propre du terme, laisse à désirer, ne laisse qu'à désirer, sans rien donner vraiment que le désir même, ce qui, tout bien considéré, n'est pas rien !

Le discours parabolique découvre donc à qui le méconnaissait le malheur dans lequel se poursuivait son existence, mais non pour l'y maintenir. Ainsi, bien loin de disqualifier définitivement ceux qui l'entendent - ceux-ci fussent-ils eux-mêmes déjà tenus publiquement pour des *disciples* ! - il se présente plutôt comme une parole qui rend disponible à l'accueil de ce qui, étant donné, est toujours disponible pour être reçu. Et ainsi se terminera, moins comme un échec que comme une ultime chance, la situation d'inexplicable contradiction dans

laquelle se trouvent ceux qui ne sont pas *disciples* : *A cause de cela je m'adresse à eux en paraboles : parce que regardant, ils ne regardent pas, et entendant, ils n'entendent pas ni ne comprennent.*

D'ailleurs, cette situation n'est pas nouvelle. Déjà *la prophétie d'Isaïe* l'avait évoquée : ***Vous entendrez de vos oreilles et non, vous ne comprendrez pas, et en regardant, vous regarderez et non, vous ne verrez pas ; car le cœur de ce peuple s'est épaissi...*** En somme, le prophète fait apparaître les inconséquences d'une perception et d'un accueil qui ne seraient qu'un événement factuel, une procédure matérielle, si l'on peut dire, et non pas le fruit d'un échange au cours duquel, comme dans une conversation, le don seul règne entre les interlocuteurs, puisque l'un donne son appel et l'autre sa réponse.

Or, c'est le régime d'un tel entretien auquel Jésus a introduit ses *disciples* : *Pour vous, heureux vos yeux, parce qu'ils regardent, et vos oreilles, parce qu'elles entendent.* Mais ce régime, si lié qu'il soit à la venue de Jésus, ne fait que s'inscrire, dans le présent, comme l'accomplissement d'un désir enfin réalisé, comme l'aboutissement d'une longue attente : *Car en vérité je vous dis que beaucoup de prophètes et de justes ont désiré voir ce que vous regardez, et ne l'ont pas vu, et entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu !* Ainsi les autres que les *disciples*, c'est-à-dire *celui qui n'a pas* et auquel *même ce qu'il a lui sera enlevé*, ne sont-ils ni méprisés, ni rejetés : ils sont, si l'on ose dire, en bonne compagnie, puisqu'ils sont présentement, dans l'histoire qui continue, du seul fait de leur désir, les héritiers d'une longue lignée, celle de *beaucoup de prophètes et de justes.*

(18) « *Vous donc, entendez la parabole de celui qui a semé. (19) Chaque fois que quelqu'un entend la parole du Royaume et ne comprend pas, vient le mauvais et il s'empare de ce qui a été semé dans son cœur, c'est celui qui a reçu la semence **le long du chemin.** (20) Celui qui a reçu la semence **sur les rocailles**, c'est celui qui entend la parole et aussitôt la reçoit avec joie, (21) mais il n'a pas de racine en lui-même, il est, au contraire, d'un moment ; survienne une affliction ou une persécution à cause de la parole, aussitôt il est scandalisé. (22) Celui qui a reçu la semence **dans les épines**, c'est celui qui a entendu la parole ; et le souci de ce temps-ci et la duperie de la richesse étouffent la parole, et elle devient sans fruit. (23) Celui qui a reçu la semence **sur la bonne terre**, c'est celui qui entend la parole et comprend ; lui porte du fruit et fait, celui-ci cent, celui-là soixante, celui-là trente. »*

Il s'agit, remarquons-le bien, de *la parabole de celui qui a semé*, c'est-à-dire de celui qui a fait un certain geste, non pas de ce qu'il a semé, et ce geste est corrélatif d'un autre, celui de recevoir : ce dernier verbe, ignoré jusqu'alors dans ce passage, ne vient pas moins de cinq fois ! Certes, la *semence* elle-même n'est pas oubliée mais toute sa consistance dépend de ces deux gestes, inséparables l'un de l'autre. Aussi bien la *semence* n'est-elle qu'une figure de la *parole* qui, elle aussi, si puissante soit-elle, puisqu'il s'agit de la *parole du Royaume*, est dans la dépendance de deux gestes destinés à se répondre, l'émission, l'envoi, voire l'appel, d'une part, et, d'autre part, la réception, l'accueil, la réponse. Bref, la *semence* n'est rien en elle-même, indépendamment de l'union entre deux initiatives qui, lorsqu'elles s'accordent, instituent la communication dans son effectivité. De celle-ci la *semence* n'est que le vecteur ou, si l'on préfère, littéralement, l'objet « symbolique », puisque, comme l'indique cet adjectif, il s'agit, en effet, d'une rencontre.

Ainsi donc tout se passe comme si la nature même de la *semence* ou de la *parole*, leur contenu, n'importait pas (en tout cas, ce contenu n'est pas pris ici en considération), alors que la nature du terrain qui reçoit l'une comme l'autre est fortement mise en évidence et décide de l'échec ou du succès de la communication elle-même. Allons plus loin. La communication n'est pas elle-même un effet produit : c'est elle, ou, plutôt, son actualité continue qui produit un effet : *Celui qui a reçu la semence sur la bonne terre, c'est celui qui entend la parole et comprend ; lui porte du fruit et fait, celui-ci cent, celui-là soixante, celui-là trente. »*

Si l'on considère, dans ce passage, les trois fragments que nous venons de lire, on observe que le troisième d'entre eux se présente comme une reprise commentée du premier, comme l'élucidation de propos qui étaient tenus dans celui-ci.

D'autre part, rappelons-le, dans ce premier et ce troisième fragment, quatre cas sont présentés et, chaque fois, dans les trois premiers, on constate un échec des semailles, tandis que, dans le dernier, le quatrième, arrive du *fruit*.

Or, si l'on s'arrête à la considération des trois premiers cas, dans le fragment initial comme dans le fragment terminal, on peut relever que l'échec des semailles tient à des circonstances extérieures à l'événement lui-même : les *oiseaux du ciel* ou l'action du *mauvais* les ont compromises ou bien des *épines*, c'est-à-dire *le souci de ce monde et de la richesse*, ont conduit à la stérilité.

En revanche, dans le deuxième cas, dans le récit de l'événement comme dans son commentaire, l'échec des semailles provient, si l'on peut dire, de l'intérieur même de l'événement. Lisons plutôt : *D'autres sont tombés sur les rocailles, où ils n'avaient pas beaucoup de terre, et aussitôt ils ont levé, parce qu'ils n'avaient pas de profondeur de terre ; le soleil s'étant levé, ils ont été brûlés, et parce qu'ils n'avaient pas de racine, ils se sont desséchés.* Voilà pour le phénomène qui s'est produit dans la nature. Or, il est la figure d'un échec de la communication qui provient du dedans d'elle-même, pour ainsi dire : *Celui qui a reçu la semence **sur les rocailles**, c'est celui qui entend la parole et aussitôt la reçoit avec joie, mais il n'a pas de racine en lui-même, il est, au contraire, d'un moment ; survienne une affliction ou une persécution à cause de la parole, aussitôt il est scandalisé.*

Qu'il s'agisse bien d'un échec de la communication elle-même, et d'un échec qui lui est immanent, c'est ce qui apparaît dans le centre même du fragment intermédiaire, quand Jésus déclare à ses *disciples* pourquoi il s'adresse aux autres *en paraboles* : *c'est parce que regardant, ils ne regardent pas, et entendant, ils n'entendent ni ne comprennent.* Tout ce fragment (XIII, 10-17), qui sépare le discours parabolique de son décodage final, est consacré à commenter la contradiction interne à une prise qui ne saisit pas, c'est-à-dire à une communication purement imaginaire, qui ne transforme pas celui en qui, pourtant, elle se produit.

Or, semble-t-il, cet échec d'une communication réussie grâce à la transformation de soi, cet échec, s'il demeure, est certes un malheur, et celui-ci n'a pas épargné ceux-là mêmes qui, pourtant, étaient dans l'attente ardente d'une moisson heureuse. Ainsi Jésus peut-il terminer son enseignement par cette déclaration à ses *disciples*, afin de leur faire entendre quel est leur bonheur présent : *Pour vous, heureux vos yeux, parce qu'ils regardent, et vos oreilles, parce qu'elles entendent. Car en vérité je vous dis que beaucoup de prophètes et de justes ont désiré voir ce que vous regardez, et ils ne l'ont pas vu, et entendre ce que vous entendez, et ils ne l'ont pas entendu !*

Cette déclaration permet de saisir à la fois la différence et la ressemblance qui unissent les *disciples* d'aujourd'hui aux *prophètes* et aux *justes*. Ces derniers n'ont certes pas expérimenté l'événement tel qu'il se produit maintenant. Cependant, puisqu'ils ont *désiré voir et entendre*, leur désir les rapproche de la condition des *disciples*. En effet, ceux-ci viennent d'apprendre ce qui fait qu'une *terre est bonne*. Comme on a pu le constater, ce n'est pas sa nature de *terre*, sa consistance tellurique, qui fait sa bonté mais bien sa *profondeur*, et celle-ci n'a rien de

commun avec une quelconque accumulation de matière : elle s'exprime par la capacité de la *terre* à résister à l'épreuve du temps, comme l'ont fait, à leur manière déjà, les *prophètes* et les *justes*.

Ainsi les deux groupes de personnes, les *disciples*, d'une part, et les *prophètes* et les *justes*, d'autre part, se rejoignent-ils pour nous laisser comprendre que la bonté de la *terre* est de l'ordre de l'expérience, d'une expérience possible mais nullement nécessaire, puisque cette bonté se manifeste non pas comme une propriété intrinsèque que nous posséderions nécessairement mais comme notre façon, toujours libre, d'endurer le temps.

Clamart, le 4 Octobre 2011,
en la fête de Saint François d'Assise